

# *Ubwoko*

## **Transcription de la quatrième partie du spectacle « *Rwanda 94, une tentative de réparation symbolique envers les morts, à l'usage des vivants* »**

\*\*\*

### *Conférence*

**Par Jacques DELCUVELLERIE**

Mesdames, Messieurs, Madame Bee Bee Bee [journaliste], Monsieur Jacob [ébéniste], bonsoir.

Hutu qu'est-ce que cela signifie ? Et Tutsi qu'est-ce que cela signifie ? « *Je veux en savoir davantage* », avez-vous réclamé Monsieur Jacob et, probablement au terme de cet exposé, en saurez-vous un peu plus sur cette question. Mais, assurément, vous n'aurez pas obtenu une réponse simple, ni complète, et encore moins définitive, à votre demande apparemment élémentaire. S'il est en effet une chose qui distingue les travaux actuels des chercheurs (ethnologues, historiens) des travaux de leurs prédécesseurs, c'est d'avoir reconnu votre question, la question Hutu et Tutsi, comme extrêmement complexe. Elle semblait jadis si simple. On l'étudie d'ailleurs avec d'autres outils, et sur une beaucoup plus longue période. On remontait jadis uniquement par la tradition orale, au mieux et difficilement jusqu'au XV<sup>ème</sup> siècle, au-delà tout semblait légendaire. La dernière synthèse sur le sujet, l'ouvrage de Jean-Pierre Chrétien (directeur de recherches au CNRS, en France), *L'histoire des peuples des grands lacs*, porte sur deux mille ans d'histoire. Et, c'est dire que ce n'est pas dans le cadre d'un spectacle – dont vous êtes les aimables protagonistes – que nous ferons davantage que quelques pas, quelques petits pas seulement, sur le chemin de cette grande notion – dont vous faites d'ailleurs un usage peut-être excessif Madame Bee Bee Bee – la « vérité », la « vérité ». Quelques pas seulement, mais nous les ferons de manière plus assurée en empruntant les pistes ouvertes pour vous tout à l'heure par nos amis du cœur des morts dans leur litanie des questions. Vous allez les retrouver au travail, ici. Parler des Hutu, des Tutsi, c'est donc évoquer ce qu'il est convenu d'appeler au Rwanda « les ethnies ». On en distingue trois. Les Tutsi, 13-15 %, 18 % de la population, c'est difficile à dire. Cette incertitude tient au fait que les recensements effectués jadis ont été faits dans des conditions politiques suspectes, intéressées. Et depuis 94, on n'en fait plus. Il y a eu beaucoup de morts pendant le génocide mais aussi un grand retour de centaines de milliers de Tutsi de la diaspora. Disons qu'autour de 15 %, on est proche de la vérité. Et c'est donc une importante minorité. Les Hutu, 80 à 85 % de la population, la très grande majorité de la nation. Et puis un petit groupe, les Twa, qu'on assimile souvent à des pygmées, une infime minorité – moins d'1 % – mais ils ont joué, dans le Rwanda ancien, un rôle symbolique culturel, social, très important. Au pluriel – ça

vous a peut-être titillé tout à l'heure – « Batutsi », « Bahutu », « Batwa » ; au singulier, un individu « Mutusi », « Muhutu », « Mutwa ». Voilà, j'emploie pour parler d'eux – vous seriez contraints à employer pour parler d'eux, nous tous – un mot, prélevé du vocabulaire des sciences, appartenant maintenant au quotidien des médias, un mot occidental : « ethnologie ». Commençons par nous demander si dans leur langue, le kinyarwanda, il y avait un mot correspondant à cette notion. Le kinyarwanda est une langue très riche – je dirais même, pour un entendement européen, presque sophistiquée – abondamment pourvue de concepts abstraits. Il n'y avait aucun mot qui corresponde à « ethnologie ». Tout simplement parce que ce n'est pas du tout de cette manière que les Rwandais percevaient la différence entre les catégories identitaires. Et quand donc en 1931, l'administration belge a décidé de pourvoir chaque individu au Rwanda d'un livret d'identité portant en trois langues – français, néerlandais, kinyarwanda – la mention « ethnologie », dans cette dernière langue, la langue indigène, on n'a pas trouvé de mot. On a donc pris un autre mot, qui signifiait autre chose, et on lui a fait dire jusqu'à présent, « ethnologie ». Ce mot, c'est le mot-clé de cette partie du spectacle que vous faites avancer : « ubwoko ». Et ubwoko a plusieurs sens, mais le plus courant, celui qui vient immédiatement à l'esprit pour un Rwandais à l'époque, c'est « clan ». Et le clan, on ne peut pas du tout dire : « Oui, on a pris clan parce que ça se recouvrait plus ou moins avec ethnologie ». En aucune manière. Il y a au Rwanda un peu moins d'une vingtaine de clans – dix-sept, dix-huit, ça dépend comment on compte les lignages particuliers. Cette petite vingtaine de clans, ils sont tous pluriethniques, il n'y a pas de clan mono-ethnique. Le clan royal, l'« Abanyiginya », comprend des Hutu, des Tutsi, des Twa. Si donc jadis, on avait demandé à un Rwandais, « Quel est ton ubwoko ? ». Eh bien, il aurait répondu : « Je suis un "Musinga" », ou « un "Umunyiginya" », du clan des « Singa », du clan des « Nyiginya ». Et pas : « Je suis Hutu ou Tutsi ». Ça n'avait rien à voir. Peut-être, dans cette distorsion, dans ce détournement sémantique, y a-t-il le premier indice, mais très parlant, de la différence entre la réalité telle qu'elle pouvait être vécue entre Rwandais, et le regard que nous avons porté sur elle. Cette « obsession » de l'ethnisme – je crois le mot n'est pas trop fort – cette obsession de l'ethnisme pour analyser et organiser la réalité rwandaise a prévalu des origines (fin du XIX<sup>ème</sup> siècle) jusqu'à nos jours. Et au fond, c'est ce qui alimente l'explication la plus courante qu'on nous a donné – quand on a bien voulu nous expliquer quelque chose – au moment des événements. En 1994, qu'avez-vous lu dans les journaux, à quelques rares et belles exceptions près, qu'avez-vous entendu à la radio, qu'avez-vous dit peut-être Madame Bee Bee Bee à la télévision ? Je vais essayer de résumer cette version dominante, et encore sous sa forme la moins vulgaire. « Les Tutsi, ethnologie minoritaire, constituaient jadis la classe féodale dominante. Les Hutu étaient opprimés. Avec l'indépendance, les Hutu ont pris le pouvoir, les Tutsi ont été persécutés. Il y a eu des exils, des conflits, le plus grave étant bien sûr celui de 1990, l'invasion conduite par le FPR qu'on nous disait composé d'exilés tutsi rentrant de force dans leur pays. Dans ces circonstances, extrêmement tendues, l'attentat le 6 avril contre l'avion du président, Juvénal Habyarimana, a déclenché la haine séculaire des Hutu contre les Tutsi, entraînant le génocide ». Cette version des faits – qui a, peut-être l'aurez-vous remarqué, le mérite commode, si j'ose dire, de nous exempter nous de toute responsabilité, les Occidentaux, c'est une affaire purement rwandaise, intra-rwandaise – cette version des faits est sinon absolument fautive, je dirais profondément vicieuse, point par point, tous les points. Ne retenons, si vous le voulez bien, pour commencer que deux, parce qu'ils sont directement articulés à votre question :

- les Hutu et les Tutsi en tant qu'ethnologie,
- et la haine séculaire entre eux.

Peut-être surprendra-t-il quelques personnes ici, ce soir, d'apprendre qu'il n'y a aujourd'hui aucun ethnologue vivant qui accepte de distinguer entre les Hutu et les Tutsi des ethnologies

différentes. Ils ne rassemblent aucun des grands critères qui sont généralement convoqués pour distinguer ainsi des groupes de population dans le monde. Rappelons-nous quelques-uns de ces grands critères. Il y a, d'abord, le territoire. Généralement, à une ethnie déterminée correspond une appropriation géographique. Il en va ainsi – si on dit que ce sont des ethnies – en Europe : des Bretons, des Siciliens, des Sardes, des Ecossais, et, au-delà dans le monde : des Kurdes, des Tchétchènes, des Tamouls, etc. Au Rwanda, on trouve des Hutu, des Tutsi, des Twa, sur toute l'étendue du territoire national, je dirais sur chaque colline. Si par une aberration politique – semblable à celle qui a ravagé l'ex-Yougoslavie – on voulait à tout prix, au prix des plus grandes souffrances, créer des zones ethniquement pures, il serait impossible de tracer un « Hutuland » et un « Tutsiland » qui ait le moindre sens en termes de géographie humaine. Serait-il alors divisé par, ce que les ethnologues appellent un puissant marqueur d'identité, parce qu'il conditionne toute la culture – comme par exemple ici en Belgique, entre les Wallons et les Flamands – serait-il divisé par la langue ? Au Rwanda, et c'est un cas très rare en Afrique, tout le monde, absolument tout le monde sans exception, parle la même langue, le même kinyarwanda, et sans différences. S'il y a de très légères différences, elles sont d'accent, de tournures et régionales. Elles affectent également tous les Hutu, Tutsi et Twa de ces régions. Il n'y a pas de clivage linguistique entre eux et c'est dans une mesure très minime. C'est-à-dire ce n'est pas beaucoup plus que la manière un peu différente dont peuvent parler le français des marseillais et des lillois, par exemple. Non seulement tout le monde parle la même langue, mais l'exploration linguistique, désormais remontant à travers les siècles, établit qu'ils l'ont toujours parlé. Alors bien sûr, ce n'est pas exactement le même kinyarwanda, comme toutes les langues il a évolué, il s'est constitué, mais ils n'ont jamais parlé, aucun de ces groupes n'a jamais parlé une langue foncièrement étrangère. Et ceci est essentiel. Parce que nous aurons à en reparler, plus tard, c'est une des preuves les plus déterminantes contre la théorie, qui a eu des conséquences criminelles abominables, et qui voudrait que les Tutsi – en tout cas leurs ancêtres – soient des envahisseurs venus de très loin qui auraient soumis la population autochtone. Parce qu'alors sur le plan linguistique il y a quelque chose de tout à fait singulier, unique au monde, qui serait d'abord que ces dominants auraient complètement oublié leur langue pour adopter celle des dominés. Que je sache, en Amérique latine, ce sont ce qui reste des Indiens qui ont appris l'espagnol et pas les enfants des conquistadors qui se sont mis à parler uniquement le guarani ou le quechua en oubliant l'espagnol. Et encore plus frappant, si réellement ils sont venus de très loin, il y a quelques siècles, il devrait rester alors des traces évidentes de cette langue étrangère qu'ils parlaient dans le kinyarwanda d'aujourd'hui – comme avec tellement de facilité, après plus de deux mille ans, on trouve du latin dans notre français. On ne trouve rien, aucune trace résiduelle. Même territoire, même langue. Seraient-ils alors opposés par quelque chose qui a beaucoup déchiré les peuples de par le monde, qui continue à le faire, qui en Europe même nous a coûté énormément de sang : la croyance, le culte ? Comme encore entre les Irlandais aujourd'hui, encore faudrait-il être bien hardi – vous en conviendrez – pour sur ce seul critère décider que les Irlandais catholiques et protestants n'appartiennent pas à la même ethnie. Mais, de toute façon, au Rwanda la question ne se pose pas. A nouveau, singularité rare en Afrique, avant l'arrivée des Blancs, tout le monde, sans exception à nouveau, adorait le même dieu, un dieu unique, « Imana ». Ce qui a bien sûr fait la joie des missionnaires, qui ont immédiatement rebaptisé Jésus-Jehova, « Imana ». Cet Imana est un dieu un peu lointain. On n'a pas de dialogue interpersonnel avec lui, on ne le prie pas par exemple. Il y avait donc un culte beaucoup plus populaire, non pas opposé à ce..., à cet espèce de monothéisme, mais articulé à lui. Je dirais, pas plus opposé que, par exemple, le culte des Saints dans la religion catholique qui, en principe, n'empêche pas d'adorer Jésus – en principe ne s'y oppose pas. Dans le culte en question, le culte dit du « Kubandwa », ou culte aussi de l'« Yangombe » parfois, on rencontre donc des grandes figures, des grands esprits. Dans ce culte, toute la

nation se retrouvait : hommes, femmes, Hutu, Tutsi, Twa. Une seule personne pouvait y être initiée, le roi. C'est une pratique d'initiation progressive dans laquelle on doit être parrainé. Les parrains pouvaient se choisir indépendamment de cette distinction Hutu/Tutsi. Ce culte-là, les missionnaires l'ont éradiqué à peu près totalement, vigoureusement. Ils y ont réussi. Et ce n'est peut-être pas sans conséquence sur la vie future d'un Rwandais à ce moment-là, parce que le Rwanda ancien était une société assez rigide, très codifiée. Et, dans le culte du Kubandwa, on transgressait des tabous. On inversait des valeurs. Un peu comme dans nos périodes carnavalesques. Il y avait donc là une soupape de sécurité qui a complètement disparu. Je pourrais continuer : même territoire, même langue, même culture, même religion, même culte populaire, partie indissociable de la même formation sociale ayant constitué, des siècles avant notre arrivée, un royaume, un Etat très conscient de son identité. Il est impossible de reconnaître dans les Hutu et les Tutsi, des ethnies distinctes. Faudrait-il alors employer à leur sujet, un terme beaucoup plus lourd encore : s'agirait-il de races différentes ? Il faut examiner cette question parce que, d'abord pendant des décennies, c'est le terme employé. On ne parle pas d'ethnies : les savants, les missionnaires, l'administration parlent de trois races au Rwanda. Ensuite bien sûr parce que c'est l'idée qui est à la base de l'idéologie génocidaire qui est une idéologie raciale, raciste, idéologie « Pawa » pour « Hutu power ». Et qu'ils considèrent les Hutu et les Tutsi comme de deux espèces : on parle de sang tutsi, de sang hutu. Et puis quoi que nous en pensions, on voit bien ce qu'on veut dire par race, c'est-à-dire des différences physiques immédiatement perceptibles. C'est donc bien dans ces termes que pendant très longtemps, pour certains jusqu'à aujourd'hui, dans des milliers d'articles de revues, de journaux, dans des centaines de livres, dans des thèses de doctorat, on parle de la population du Rwanda. Et celui qui s'immerge dans cette énorme documentation est assez vite frappé par deux choses : la première, c'est le côté systématique et répétitif de ces descriptions. Toujours sur le même modèle, il y a trois photos : le Tutsi exemplaire, le Twa caractéristique, le Hutu typique, et un descriptif où on dirait presque que les auteurs se sont recopiés les uns les autres, car tous les adjectifs, les épithètes sont identiques. L'autre chose qui frappe, et qui heurte une sensibilité moderne, c'est que, à ce descriptif physique, se mêle toujours une description morale et intellectuelle. C'est d'un niveau un peu comme si on disait : « Les Allemands sont grands, blonds, aux yeux clairs, travailleurs et disciplinés ». Ce que peut-être certains pensent, de là à en faire une conclusion scientifique sur « les Allemands ». Eh bien, à l'époque oui, et je crois que nous avons la mémoire courte à ce sujet, les Occidentaux : il faut nous rappeler que fin XIX<sup>ème</sup>, début XX<sup>ème</sup>, cette croyance est la mieux partagée. De l'homme de la rue, du paysan, de l'ouvrier à l'homme d'Etat, en passant par les poètes, les romanciers, les savants qui essaient de le prouver, tout le monde pense que l'humanité est divisée en races, sous-races, sous-groupes raciaux, et qu'à chacun de ces groupes, sont attachées des qualités morales et intellectuelles intrinsèques, par nature. Alors pour le Rwanda, ça donne donc que : « Le Tutsi, eh bien, est un individu immense, un géant. Le front très haut, dégagé. Le nez long et mince, les lèvres fines, la peau n'est pas vraiment noire, beaucoup plus pâle, un peu plus ivraie. Les manières sont élégantes, la silhouette noble. Et avec cela il est très intelligent ». Mais aussi, hélas : « Hypocrite, menteur, cruel, paresseux, naturellement fait pour le commandement ». Le Hutu – alors là, c'est une expression qui revient de manière absolument systématique – le Hutu, c'est : « Le nègre commun ». Et on voit bien ce qu'on veut dire par là, donc : « Un individu à la peau très noire, la face plutôt ronde, le nez épaté, les lèvres énormes et, avec cela, il est doté – ou affligé, comme on voudra – d'un caractère assez puénil, c'est-à-dire joyeux si on est bon avec lui, travailleur si on est un peu sévère, etc. ». Un bon nombre d'ouvrages ajoutent : « facilement chrétien ». Et le Mutwa, le pygmée – alors cette dénomination de pygmée est étrange parce que, franchement au Rwanda, la taille des Batwa peut changer vraiment très très très fort – mais enfin c'est : « Un demi-singe, une créature semi-simiesque, laid, sale, féroce, brutal, fait pour les basses

œuvres ». Je n'exagère rien. Toute cette documentation est accessible. Allez-voir : c'est bien dans ces termes qu'on parle de la population du Rwanda. Plus important peut-être, c'est dans ces termes qu'on parle d'eux à eux-mêmes. On leur dit : « Vous êtes comme ça et voilà donc quelle vocation sociale vous est naturellement destinée ». On aurait également tort de penser qu'il s'agit là d'une manière de voir très dépassée, et qui n'affecterait plus personne ou alors seulement des esprits assez ordinaires et pas les grands décideurs politiques, les gens qui ont des responsabilités. C'est constant. C'est constant depuis les années d'avant-guerre, après-guerre..., au moment des années cinquante par exemple, où vous pouvez trouver des actualités cinématographiques, notamment à l'occasion de l'exposition universelle en Belgique, où on voit les hommes en blouse blanche au Rwanda en train de mesurer des crânes, des nez, et les commentaires disent, par exemple je cite : « *Le Hutu a l'âme lourde et passive* ». Mais, beaucoup plus près, et tout à fait lié à notre sujet, en 94 au moment des événements par exemple, un homme qui a eu les plus hautes responsabilités de l'Etat en France – et, l'Elysée étant ce qu'il est, tout particulièrement la politique africaine qui est quasiment, osons l'expression, une « chasse gardée » – Valérie Giscard d'Estaing..., eh bien la France se demande à ce moment-là si elle doit faire une intervention armée au Rwanda, il passe au journal de TF1 chez Poivre d'Arvor et, avec le sens pédagogique que nous lui connaissons, explique aux téléspectateurs et au journaliste ce que sont les Rwandais, et il dit par exemple, je cite : « *Les Tutsi sont plus délurés que les autres* ». Délurés... Si nous oublions ces caractérisations, pour l'instant intellectuelles et morales, pour nous en tenir au descriptif physique, alors il faut reconnaître bien sûr qu'il y a une base dans la réalité. C'est-à-dire qu'il y a un pourcentage d'individus, dans chacune de ces catégories identitaires, qui correspond plus ou moins à cette description. D'où viennent ces différences ? Eh bien je parlais tout à l'heure de la recherche qui ne cesse pas, de terrains encore ouverts à la réflexion, en voilà un. Il y a là différentes hypothèses qui présentent toutes des côtés insatisfaisants, des contradictions. Il y a bien sûr la théorie la plus ancienne, qui est qu'il s'agit de trois groupes de population qui ont occupé successivement ce territoire : les premiers habitants étant les Twa, les Hutu venant ensuite (ou leurs ancêtres plus exactement), défrichant la forêt, et puis, les ancêtres des Tutsi avec leurs troupeaux. Mais nous avons vu, que notamment avec la linguistique et bien d'autres éléments, on doit beaucoup reculer la date de cette rencontre et, désormais, les historiens font remonter les ancêtres des Hutu, des Tutsi et des Twa – sur ce territoire, à cet endroit là – dans la fin de premier millénaire avant Jésus-Christ. C'est donc une très longue période pour expliquer que des gens qui ont formé une même société aient maintenu à ce point des différences physiques dans une société qui n'était pas strictement de castes. Qu'en est-il de la réalité de cette hypothèse ? Peut-être faut-il la confronter à d'autres. Par exemple, la dimension sociale de cette distinction. Comme vous le savez peut-être, au moment où les Européens ont été saisis par la rage de mesurer tout le monde, ils se sont aussi parfois mesurés eux-mêmes. Et on dispose ainsi pour la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, d'études, en France, où on a mesuré la population. Et..., comme on pouvait s'y attendre, les grands notables, les descendants de la noblesse, la grande bourgeoisie parisienne, tous ces gens faisaient, en moyenne, un bon nombre de centimètres de plus que le pauvre petit paysan bas breton ou auvergnat. Est-ce qu'en croyant mesurer des différences raciales au Rwanda, on ne mesurait pas aussi des différences sociales ? Ceci est peut-être d'autant plus crédible, que pendant très longtemps le colonisateur n'a voulu considérer comme véritablement Tutsi que les très grands propriétaires de troupeaux, les nobles. Au point, à un moment donné, dans les statistiques, de ne retenir des chiffres aberrants comme considérant qu'il n'y avait au Rwanda que vingt mille Tutsi, ce qui est... totalement fou. Parce qu'on ne comptait que ceux-là. Or on sait aussi que dans une société, ce sont les groupes dirigeants qui fixent généralement les normes esthétiques, et on sait maintenant qu'on cherchait effectivement à produire ce type de beauté, par l'alimentation, par des techniques physiques – parfois dangereuses, employées dès

le plus jeune âge (les nourrissons) – afin de produire des individus grands, au front haut, etc. Bon, quelle que soit la réalité de toutes ces hypothèses, ce qui importe par rapport au concept de race, c'est de voir que si ces différences physiques existent, elles sont aussi extrêmement relatives. Et que si vous allez au Rwanda, et que vous vous postez au coin d'une rue, n'importe où dans le pays (à Gikongoro, Butare, Kigali, Kibuye) et que vous regardez passer la foule, vous allez voir, bien sûr, des individus que vous croirez pouvoir classer – et il faut vérifier, on se trompe – mais vous allez surtout en voir une quantité qui vont vous plonger dans des abîmes de perplexité : « En voilà un très grand, très maigre, c'est un Tutsi. Oui mais, il a la figure toute ronde, il est très très très très noir, il a un gros nez. Et en voilà un, la peau très claire, presque jaune, le nez fin. Oui, mais il est très petit et très gras ». Alors..., alors on se dit : « C'est... C'est moi, je suis Européen, je ne vois pas clair... Les Rwandais entre eux se repèrent ». Il est évident, qu'après des dernières décennies de discrimination, de honte, de violence, avec une société focalisée sur la distinction raciale, les Rwandais ont peut-être développé une sur-sensibilité qui leur fait relever des indices qui nous échappent. On y était d'ailleurs entraîné : vous vous souvenez qu'ils vous ont dit que dès l'école primaire, premier jour, les Tutsi devaient, en quelque sorte « se dénoncer » (enfin, je veux dire, se dénoncer comme « Tutsi »). Et ils servaient de cobayes – si j'ose dire – ces malheureux enfants, pour permettre aux autres d'identifier ce qu'est un Tutsi. En distinguant les traits, en faisant toucher les cheveux : « Tu vois, ils n'ont pas la même texture que les tiens », etc. Malgré tout cela, la meilleure preuve que pour les Rwandais également la tâche n'est pas facile, c'est le génocide. Ce sont tous ces Tutsi qui ont échappé aux barrières des miliciens Interahamwe parce qu'ils n'avaient pas le type caractéristique et qu'ils avaient une carte d'identité achetée, fautive, avec la mention « Hutu ». Au demeurant, si réellement comme pour les races, on pouvait repérer qui est qui, pourquoi fallait-il à tous ces barrages absolument contrôler la carte d'identité et la mention ethnique... si ça se voit ? Tout ça n'étant d'ailleurs bien sûr pas fiable puisqu'il y avait ce marché noir de cartes d'identité. Si j'ajoute aussi, par exemple, que pour les plus extrémistes des extrémistes Hutu du nord du pays, tout ce qui est au sud – les Hutu du sud aussi – sont considérés quand même plus ou moins comme Tutsi, on se dit que la question devient très compliquée. Si maintenant on confronte cette notion à d'autres critères que le physique, elle vole en éclat. Qu'est-ce en effet cette race dont on pouvait changer, de son vivant ? En effet, dans le Rwanda ancien, si on dit que les Tutsi, en général, occupaient une position sociale supérieure aux Hutu, en général, il arrivait bien sûr qu'un Tutsi qui se soit mal comporté, qui faisait des mauvaises affaires, que son protecteur – c'était très grave – rejetait, que sa famille reniait, enfin, etc., qui s'appauvissait donc, entre dans une sorte de processus de déchéance sociale et soit considéré finalement, lui, et ses descendants, comme Hutu. Et inversement – et l'histoire du Rwanda en connaît des exemples – un Hutu qui pouvait avoir rendu un très grand service, au roi, était récompensé par des troupeaux, faisait des mariages intéressants et finissait par être considéré comme Tutsi, lui, et les siens. Il y a même un exemple dans l'histoire du Rwanda – je vais le dire parce que c'est très frappant – avec un Mutwa, avec un... « demi-singe », un « pygmée ». Dans l'histoire du Rwanda, cet homme a quasiment sauvé la couronne. Et donc ce Mutwa a été extrêmement récompensé, on pourrait dire en quelque sorte anobli, il est devenu le fondateur d'un lignage particulier, les « Abasyete », et il a été considéré comme Tutsi, lui et ses descendants. L'intéressant étant donc, que le fait soit tout à fait historique ou non, que dans la culture rwandaise, on pouvait considérer qu'un Mutwa était devenu Tutsi. Alors ça c'est une étrange race quand même... Je veux dire, changeons de continent, Amérique du nord, USA. Tous les Noirs ne sont pas en prison ou drogués dans la rue, il y en a quelques-uns qui réussissent. Eh bien, imaginons quelqu'un qui devienne milliardaire, qui par extraordinaire, par exemple, pourrait devenir chef du Pentagone... voire peut-être plus tard secrétaire d'Etat aux affaires extérieures. Cet homme appartient bien au cercle très restreint du pouvoir aux Etats-Unis, tous les Américains

vont continuer à le considérer comme un homme de couleur, un « black ». Ça ne change pas. Etrange race, étrange race également à laquelle on appartient que par son père et qui ne connaît pas de métissage. Oui, donc, pour un Rwandais, si moi, Blanc, j'ai la chance d'épouser une Rwandaise et que nous faisons des enfants, là il va considérer bien sûr qu'il y a... un mélange génétique nouveau, qui a produit quelque chose de différent, un métis. Mais pas entre Hutu et Tutsi. S'il s'agit de races, c'est tout à fait étrange. Entre Hutu et Tutsi, c'est la patrilinéarité traditionnelle implacable. Donc, je suis Tutsi, j'ai épousé une femme Hutu, mes enfants sont Tutsi comme moi et intégralement et seulement Tutsi. Je suis Hutu, j'ai épousé une femme Tutsi, mes enfants sont Hutu comme moi et intégralement Hutu. Ce qui montre bien que donc, dans la tradition, on ne pensait pas en termes de races. Et ça a d'ailleurs fait un problème, pour les génocidaires, car cette patrilinéarité s'est très profondément ancrée dans la culture rwandaise. Alors comment faire avec l'idéologie raciale ? Comment faire avec ces Hutu ayant épousé des femmes Tutsi et ayant fait des enfants – qu'on détestait – mais qui étaient considérés comme Hutu ? Alors, la propagande a fait des acrobaties pour concilier les deux. Et on a dit, à ces pères : « Oui, tu crois que tes enfants sont Hutu comme toi, mais en réalité ta femme tutsi les a faits en cachette avec un autre Tutsi... Tu peux donc les tuer ». Ce qui montre au passage, qu'il y a dans l'idéologie génocidaire et dans le génocide quelque chose qui a profondément rompu avec les traditions culturelles rwandaises et que ce n'est pas en elles qu'il faut chercher l'origine des causes. Enfin, pour en conclure avec ce point, je vais prendre un dernier exemple qui est à la fois cocasse et tragique : quand les Belges ont voulu que chacun soit pourvu d'un livret d'identité avec la mention ethnique, bien sûr un certain nombre d'individus ne se sont pas présentés, ou n'étaient pas très sûrs de ce qu'ils étaient, ou bien disaient qu'ils étaient quelque chose et d'autres n'étaient pas d'accord. Et alors l'administration a tranché au nombre de vaches. Dix vaches et plus : Tutsi. Moins de dix vaches : Hutu. Et ainsi, au nombre de vaches, des frères ont été désormais, et durablement, de manière permanente, désormais, étiquetés ethniquement différemment. Les termes d'« ethnies » et de « races » ne s'appliquent pas à la population du Rwanda. La persistance dans l'emploi de ces notions relève de l'ordre de l'instrumentalisation idéologique à des fins de domination à l'époque de la colonie comme à l'époque des républiques après l'indépendance.

Le deuxième point, la haine séculaire entre eux, serait-il mieux établi ? Si nous pensons génocide en 94, nous remontons dans le temps en cherchant des traces de la haine séculaire. Nous pensons bien sûr à des pogroms, à des massacres. Sur des siècles, dans la tradition orale rwandaise : rien. Rien, parce que, contrairement à un préjugé répandu en Europe, pour cette zone en tout cas de l'Afrique, la pratique du pogrom, le massacre de populations civiles, était inconnu avant les années cinquante-soixante. Oui, le Rwanda était un Etat – comme nos Etats européens –, un Etat belliqueux, guerrier. Qu'est-ce que c'était que ces guerres ? Eh bien, elles avaient pour but d'agrandir le territoire, de razzier des vaches, si possible de tuer le roi ennemi et de s'emparer du tambour emblème de sa petite nation voisine, et puis après souvent d'ailleurs avec cette famille on concluait des alliances. Jamais, aucune de ces guerres, ne s'est accompagnée, même comme on dirait aujourd'hui comme « dommage collatéral », du massacre de populations civiles. Jamais non plus, elles n'ont été motivées par des motifs de haine raciale ou ethnique, et la meilleure preuve en est que l'ennemi traditionnel – le séculaire – du Rwanda, c'est le voisin Burundi, une société également composée de Hutu, de Tutsi et de Twa. Cette haine séculaire, accompagnée de violences dont on ne trouve pas trace, est en fait l'extrapolation commode – à nouveau par les Européens – d'une de leur théorie, essentielle, et dont il nous faut parler parce qu'elle a joué un rôle. Elle a joué... Elle continue au moment où je parle, à jouer un rôle considérable non seulement au Rwanda et dans toute cette région. Mais dans toute cette région avec des conséquences criminelles. C'est la théorie dite de

« l'invasion hamitique ». La théorie de l'invasion hamitique a été déduite par les Européens de deux considérations. La première, nous l'avons vu, c'est d'avoir cru découvrir une société composée de deux races, dont l'une dominait manifestement sur l'autre. A cette époque, en histoire, on a un seul modèle théorique d'explication pour une pareille situation (ça a beaucoup changé depuis...). Ce modèle, c'est celui de l'invasion suivi de l'asservissement de la race autochtone. Donc, sur le modèle... des Romains envahissant nos ancêtres les Gaulois ou, bien sûr comme depuis des siècles les Européens pouvaient le vérifier, leur propre envahissement de la planète et l'asservissement des Amérindiens, des Asiatiques et des Africains. Donc les Tutsi, leurs ancêtres, avaient dû venir d'ailleurs et asservir les autochtones. La deuxième considération, très exemplaire des préjugés de l'époque, c'est que la race qui dominait devait, par nature, nécessairement, être supérieure à l'autre. Supérieure, jusqu'à quel point ? Il y a là, à nouveau, une singularité rwandaise. Les Européens ont tout de suite classé très très haut dans leur échelle de l'humanité, très près des Blancs, les Tutsi. Pourquoi ? Je crois qu'il est bon de se rappeler le choc qu'a été la découverte du Rwanda par les Européens. C'est donc très tardivement, c'est la dernière région explorée d'Afrique. On tourne autour et puis première pénétration, 1894, véritable entrée, 1896 – ce qui n'empêche pas bien sûr que longtemps auparavant, à la conférence de Berlin, on s'était déjà partagé ces territoires et que, sans jamais avoir vu un homme blanc, les Rwandais étaient sans le savoir devenus Allemands... Quand donc effectivement les Allemands arrivent, une dizaine d'années plus tard, ils pénètrent dans un pays qui est déjà quelque part légendaire. Parce que non seulement l'homme blanc n'y a pas pénétré, mais personne. Les Mwami du Rwanda, par exemple, oui, ont accepté quelques étoffes de négociants arabes mais n'ont jamais laissé pénétrer personne, et aucun esclavagiste. Donc on ne sait pas ce qu'on va trouver, il y a des légendes. Et dans ce continent que les Européens à l'époque perçoivent, comme dit le célèbre titre de Joseph Conrad, comme *Le cœur des ténèbres*, le continent de tous les dangers, des marées pestilentielles, des déserts impitoyables, des jungles impénétrables, avec des animaux féroces, des peuplades encore plus barbares, des anthropophages... Et voilà qu'au cœur de ce continent, ils entrent dans un pays que spontanément, plusieurs dans leurs correspondances, décrivent comme étant... la Suisse. C'est la Suisse le Rwanda : il y a des montagnes enneigées, il y a partout de verts pâturages sur des collines, il y a des centaines de milliers de vaches, extrêmement bien élevées, le pays est administré, il y a une cour royale extrêmement raffinée, cultivée... Ça ne pouvait pas être des « nègres ». Ça c'était contraire à toutes les idées. Les Tutsi sont donc devenus quelque chose de mieux. Ils sont devenus des « Hamites » ayant asservi des « Bantous ». Hamite signifie, étymologiquement, qu'on peut les faire remonter directement à Noé. Le patriarche de la Bible, Noé... (l'arche de Noé, le déluge, tout ça...). Ce qui me fait dire parfois, Mesdames, Messieurs, que ce n'est pas d'hier que les Rwandais ont affaire au génocide puisqu'on sait bien, si on réfléchit, le déluge est probablement le plus radical, jamais entrepris. Dieu a tout exterminé, absolument tout, toute créature vivante – à part les poissons, pourquoi ? Bon... Et, à ce compte, si on croit vraiment au déluge – et au XIX<sup>ème</sup> siècle tout cela se discute très sérieusement – nous sommes tous des descendants de Noé puisqu'il ne restait qu'une famille. Ça pose évidemment des problèmes pour savoir qui est l'ancêtre des Chinois par exemple, mais bon... Mais pour les Rwandais, on sait. Pour les Rwandais, on sait : donc, Noé avait un mauvais fils, Cham, qui a regardé un jour où Noé était ivre mort. Il a surpris la nudité de son père, ce qui était un tabou, et donc Dieu l'a maudit en disant : « Tu seras un serviteur, toi et tes descendants, de tes frères » – versets bibliques qui ont servi pendant des siècles, chez nous, à justifier l'esclavage. Donc ça, c'est le mauvais. C'est celui qui a fait les « nègres ». Mais il doit y en avoir d'autres qui sont mieux et le Hamite, « ce n'est pas tout à fait aussi bien que le Blanc, mais ce n'est pas aussi moche que le nègre ». Et donc, les savants de l'époque ont traduit ça comme ceci : le Hamite est un sémito-caucasien. Ces sémito-caucasiens seraient originaires d'Asie. Où ? Personne ne le sait.



Il y a des ouvrages pour les avoir situés au Tibet... Un jour, – quand, comment, pourquoi, personne ne le sait – ils seraient arrivés en Afrique, dans l’Egypte des pharaons, parce qu’il y a quelques bas-reliefs où l’on voit des Noirs élancés qui conduisent des troupeaux de vaches à longues cornes. Puis, – quand, comment, pourquoi, personne ne le sait – ils auraient transité vers l’Ethiopie (Abyssinie) parce que là aussi, il y a des Noirs élancés avec des troupeaux de vaches à longues cornes. Et – quand, comment, pourquoi, personne ne le sait – ils seraient un jour arrivés sur les hauts plateaux du « Ruanda-Urundi » et auraient asservis progressivement les habitants locaux. Mesdames, Messieurs... la théorie de l’invasion hamitique n’a pas le début de l’ombre du commencement d’une preuve. Il n’y a aucun historien sérieux qui la soutienne aujourd’hui. Elle a été mise en pièces par de nombreux historiens, et notamment par un très grand historien africain, Sheik Anta Diop (un Sénégalais). Mais, elle, et elle seule, a été enseignée aux Rwandais comme la théorie de leurs origines. Et ils l’ont cru. Et dans leur grande majorité, ils y croient toujours. Le Blanc qui savait tant de choses, qui maîtrisait les sciences, les techniques, leur a dit : « Voilà d’où vous venez et qui vous êtes », et ils l’ont cru. Je vais vous donner un petit exemple de cette littérature. A nouveau, je ne le choisis pas caricatural, juste exemplaire. C’est un extrait de la revue *Servir* en 1948, qui était une revue qu’on donnait à Butare, qui était celle des anciens étudiants de Astrida à l’époque, Butare aujourd’hui, c’est-à-dire on donnait ça aux enfants des chefs tutsi en leur disant qui ils sont : « *De race caucasique, aussi bien que les sémites et les indo-européens, les peuples hamitiques n’ont à l’origine rien de commun avec les nègres. Physiquement, ces races sont superbes. Malgré les inévitables métissages résultant d’un contact prolongé avec les nègres, la prépondérance du type caucasique est restée nettement marquée chez les Batutsi. Leur taille élevée, rarement inférieure à 1,80 m, la finesse de leurs traits, imprégnés d’une expression intelligente, tout contribue à leur mériter le titre que leur ont donné les explorateurs, “nègres aristocratiques”* ». Si aujourd’hui cela prête éventuellement à sourire, il faut se rappeler qu’à cause de ces élucubrations, en 94, on a jeté des milliers de Tutsi dans la rivière Nyabarongo, en leur criant : « Retournez par là en Abyssinie, c’est le chemin le plus court ». D’Abyssinie..., ils n’en sont jamais venus. Les Hamites, donc, ayant asservi des Bantous... Le terme « Bantou », lui, est toujours considéré comme pertinent dans les sciences mais uniquement pour le domaine pour lequel il a été réservé, les langues, la linguistique. Il s’agit d’une famille de langues et pas du tout d’une famille de type humain – le kinyarwanda appartient à cette famille de langues bantoues et à ce compte alors, les Hutu, les Tutsi et les Twa du Rwanda sont Bantous. Il est navrant de voir encore pas mal de plumes journalistiques employer, à propos de la population du Rwanda, ces termes « Hamites » et « Bantous » qui n’ont aucun sens, sinon peut-être à continuer à entretenir l’idée d’une invasion – qui n’a jamais eu lieu – et la haine séculaire – dont on ne trouve pas de traces – avant l’invasion, elle bien réelle, des Européens. Pourrions-nous peut-être, maintenant, examiner s’il y a quelques points certains pour distinguer ces catégories identitaires. Qu’est-ce qui les différencie au fond ? La première chose, qui paraît évidente, c’est qu’ils occupaient des fonctions sociales différentes : les Hutu étaient dans leur grande majorité des petits agriculteurs, les Tutsi étaient dans leur grande majorité des éleveurs de gros bétail (pour le petit bétail, ça se partageait). Deuxièmement, il valait mieux dans cette société être éleveur qu’agriculteur. Le gros bétail, c’est-à-dire la vache, les taureaux, représentaient bien sûr de la richesse, du bien. Ils représentaient également du pouvoir et de la considération symbolique. Du pouvoir, parce que, à travers une relation compliquée – je ne vais pas expliquer ici parce que ça a aussi beaucoup évolué à travers le temps, le Buhake – on pouvait recevoir, n’étant pas propriétaire de vaches, des vaches dont on avait la jouissance mais, en échange, on engageait ses services. Et se nouaient donc ainsi des liens de dépendance de Hutu à Tutsi, de Tutsi à Tutsi, jusqu’au roi, qui était en principe le propriétaire de toutes les vaches du pays. Et puis il y avait également de la considération symbolique, parce que la vache était la référence esthétique

rwandaise. Tous les poèmes d'amour et d'éloge de la beauté des femmes sont remplis de métaphores vachères et, des cinq grands genres de poésie traditionnelle au Rwanda, un est entièrement consacré à la vache. Donc il y avait... Il est clair qu'alors les grands propriétaires de troupeaux étaient des gens de pouvoir, de richesse et de considération. Egalement dans l'administration du pays, à la cour royale ou à la tête des provinces, on trouvait davantage de Tutsi que de Hutu. Mais le pays n'était pas administré seulement par les Tutsi comme on l'a écrit faussement et, la meilleure preuve en est, c'est que – comme nous allons en parler dans quelques instants – quand, avec la réforme dite « Mortehan », à partir des années vingt où les Belges décident de « tutsifier » toute la petite administration de la colonie, ils sont obligés de déposer plus de quatre cents chefs Hutu et une quarantaine de chefs Twa. Le sens social de cette distinction s'entend bien dans le mot « Hutu » lui-même, qui en quelque sorte signifie « être au service de ». On était toujours le « Hutu » de quelqu'un. Maintenant, en ayant un peu éclairci – un peu éclairci – la question, je voudrais revenir quand même à ma précaution oratoire du début. Les choses sont plus complexes. Tout ce que j'ai dit aurait dû être nuancé, des tas de façons. Je vous laisse, par exemple, deux questions à réfléchir plus tard : les mots « Hutu » et « Tutsi » sont relativement récents. Je crois qu'ils apparaissent au XVI<sup>ème</sup> siècle. Si on dit que c'est depuis la fin du premier millénaire avant Jésus-Christ que ces peuples, que ces individus, sont là, alors quelles étaient les relations de ces « proto Hutu » et « proto Tutsi » ? Nous n'en savons pas grand-chose. Si on dit aussi que les Tutsi, c'était une position sociale supérieure, que signifiait alors l'expression « Tutsi pauvre » ? Et il y avait beaucoup de Tutsi pauvres. Ou bien est-ce qu'on ne l'emploie qu'à partir du moment où les catégories ont été arrêtées par le colonisateur ? La question Hutu/Tutsi, Mesdames, Messieurs, ce n'est pas clair. Si ce que je vous ai dit vous a paru clair, c'est que je me suis mal exprimé...

Le royaume ancien du Rwanda n'était pas le paradis terrestre, c'était un Etat. Et comme tous les Etats, il avait sa part d'oppression, et de sévères cruautés. Mais c'était également une société avec beaucoup de réseaux de solidarité et un sentiment d'unité culturelle identitaire très fort. Il n'y avait en tout cas rien qui ressemble de près ou de loin à de la haine raciale. Comment se fait-il alors, que moins de cent ans après notre arrivée, la grande majorité des Rwandais se pense, se vit, en termes d'ethnies et de races ? Le fait objectif n'existe pas, mais il est viscéralement vécu. C'est l'idéologie au sens le plus opaque, peut-être jusque dans l'inconscient. Et comment un tel fossé de haine a-t-il pu se creuser entre ces deux catégories identitaires au point qu'un groupe a voulu complètement anéantir l'autre, et ce avec une telle violence ? Il s'agissait non seulement d'en finir avec le dernier Tutsi, mais de tuer tous les Hutu qui n'étaient pas d'accord avec cette politique. C'est naturellement aux Rwandais eux-mêmes, d'abord, de tenter de répondre à ces questions. Certains y travaillent et leur tâche n'est pas facile. Mais nous, Madame Bee Bee Bee, Monsieur Jacob, qui nous sommes imposés là, si longtemps, qui avons profondément modifié cette société, où pourraient-être situées nos responsabilités dans les... « prolégomènes » de cette atrocité ? Je crois qu'on peut les situer autour de trois points. Le premier, c'est d'avoir analysé, et organisé, la société rwandaise exclusivement comme bipolaire : Hutu, Tutsi. Pour un Rwandais d'autrefois, son identité se déclinait à partir de beaucoup d'autres paramètres. Il y avait plus important que tout son lignage. Et avant le génocide culturel, qui précède en général les génocides physiques, beaucoup de Rwandais pouvaient remonter leur généalogie sur des dizaines d'années, voire sur des siècles. Il était essentiel de savoir de qui on descendait pour savoir quel ancêtre était éventuellement fâché et vous entraînait dans le malheur pour le présent. Il importait de savoir de qui la famille avait été alliée, ennemie. Ça dictait aussi son comportement, ça constituait une part fondamentale de l'identité. Egalement important pour l'identité, le clan. Ça ne nous a pas intéressé du tout : pour les centaines d'ouvrages que vous avez avec « races » et « ethnies », vous avez une poignée d'études – je dirais moins d'une

dizaine – sur les clans. Il y avait la région – ça, ça continue à être de nos jours très important pour l'identité – et à l'intérieur de cette région, sa colline, qui est presque une deuxième mère-patrie. Il y avait son corps d'armée, puisque toute la nation était organisée en corps d'armée, y compris les vaches. Il y avait tout cela, et il y avait bien sûr l'importante distinction Hutu/Tutsi. Nous n'avons prêté d'attention qu'à celle-là. Deuxièmement, nous avons défini cette bipolarité comme raciale, et de nature, avec des vocations sociales et des qualités intrinsèques afférentes à chacune. Pendant des générations, les Hutu ont appris que, par nature, ils étaient faits pour obéir, les Tutsi pour commander, le Blanc pour dominer tout le monde. Les conséquences de ça sont incalculables. Et troisièmement, les Occidentaux sont responsables d'avoir créé des motifs de division profonds entre ces deux groupes, voire de haine, en réservant – si on peut parler ainsi – les « avantages » de la colonisation, pendant très longtemps, à seulement une élite Tutsi, et puis brutalement, en 59, d'avoir, du jour au lendemain au contraire, soutenu une élite Hutu dans sa répression brutale des Tutsi. Un mot sur cette histoire parce qu'elle conduit directement à 94. Quand les Blancs arrivent, les Allemands d'abord, les Belges à partir de 1916, ils prêtent essentiellement attention à la cour royale. Mais pas les missionnaires, qui se consacrent aux Hutu, qui sont la majorité, et parce que les grands nobles résistent à la christianisation. Tout va changer avec une lettre – ils vous en ont parlé –, la lettre d'un prêtre, un père blanc, Léon Classe – qui va devenir le vicaire apostolique du Rwanda, « Monseigneur » Classe – et ce prêtre écrit à l'administrateur, Charles Voisin, en lui disant : « Voilà, il faut changer, il faut maintenant asseoir toute l'administration du Rwanda sur les Tutsi et surtout sur la jeunesse ». C'est le début de ce qu'on va appeler l'administration indirecte, qui se donnait... sur le modèle britannique, et qui correspond au Rwanda à la « tutsification » de tous les petits niveaux de responsabilité. Le principe de l'administration indirecte voudrait – comme vous le savez – que la puissance coloniale s'exerce au travers des structures indigènes. Encore pour cela faut-il les préserver un petit peu. Au Rwanda, on a à peu près rien respecté... Je crois qu'il est impossible, à un Européen, il est en tout cas à moi impossible de me représenter concrètement le bouleversement, le séisme culturel, vécu par les Rwandais en très peu d'années. Et, même si ça fait un peut rire, si ça prête à sourire, imaginons l'inverse : imaginons que fin XIX<sup>ème</sup>, soient arrivés dans nos pays, des êtres totalement étrangers – des « Bleus » –, supérieurement armés et qui nous soumettent, et qui nous auraient imposé les mœurs rwandaises. Donc, nous sommes à cette époque-là malgré l'industrialisation avec encore 90 % de paysans, une foi chrétienne puissante – une paroisse pour quinze mille habitants –, la période la plus puritaine de l'histoire de l'Occident, et on nous aurait obligé, donc, à rentrer dans des cultes de possession, à fermer complètement nos églises (sous peine des plus graves conséquences). Sous prétexte de pudeur, nos arrières grands-mères auraient dû jeter corsets et crinolines et se promener à peu près nues. Sous prétexte de moralité également, on nous aurait imposé la polygamie (...officiellement je veux dire). Et etc. Dans tous les domaines : la justice, le travail. Tout. C'est sur la base de ce séisme culturel pour les Rwandais, qu'on a également changé toute la structure. Le centre de toute légitimité au Rwanda était le roi, le Mwami, qui était bien davantage que nos monarques de droit divin européens. Il était le pays dans son corps même. Il l'incarnait. Le roi, pendant les batailles, ne pouvait pas même bouger un cil. S'il trébuchait, c'était une catastrophe, le pays avait failli tomber. Comme ce roi faisait un peu de résistance et avait des mœurs qui ne plaisaient pas aux pères blancs, on l'a exilé. On l'a jeté au Congo où il est mort on ne sait pas où, Musinga. Et on a désigné d'office, sans passer par aucune procédure traditionnelle, un de ses enfants, Rudahigwa. Ce jeune prince, pour en être bien sûr, le contrôler, on l'a catéchisé pendant treize années. Au bout de treize ans, on l'a baptisé – et je le raconte ce n'est pas une anecdote, vous allez voir pourquoi –, on l'a baptisé de trois prénoms : Charles, Léon, Pierre. Charles, parce que c'était le prénom du Cardinal Lavigerie, fondateur de la congrégation des pères blancs ; c'était le prénom d'un prince de la

cour royale de Belgique ; c'était le prénom de Charles Voisin, vice-gouverneur du territoire. Léon, parce que c'était le prénom de Monseigneur Léon Classe. Pierre, parce que c'était le prénom de Pierre Ryckmans, gouverneur général de ce qu'on appelait à l'époque le « Ruanda-Urundi ». Mutara III Rudahigwa était donc Charles Léon Pierre. Trois ans plus tard, dans une cérémonie monstre, il va solennellement « donner » son pays au Christ-roi. Et abandonner en quelque sorte son dernier pouvoir, le pouvoir symbolique, le roi étant donc devenu une sorte d'ectoplasme. On va aussi bouleverser toutes les structures administratives. Comme toute société..., je dirais ancienne, le Rwanda était très complexe. Il y avait des chefs de l'armée, des chefs de terre, des chefs de pâturage, des chefs de colline. Il n'y avait pas la même structure administrative aux frontières et dans le centre du royaume. Les Belges ont évidemment, à l'occidental... éradiqué tout cela et on a mis partout un chef, un sous-chef, un chef, un sous-chef, un chef, un sous-chef. Tous ces chefs et sous-chefs ont été exclusivement Tutsi. Là où on n'avait jamais vu de chef Tutsi on en a « importé ». Seuls les enfants de ces chefs ont pu recevoir un minimum d'instruction à Astrida (aujourd'hui Butare). Les autres pas, ou très difficilement. Ce sont ces chefs qui, en sus des privilèges traditionnels dont certains se sont durcis, avaient la charge de l'administration, au fond, quotidienne. Le Hutu sur sa colline ne voyait pas souvent l'administrateur belge. C'était le chef qui était chargé de percevoir les taxes (les impôts donc), organiser les corvées – les travaux dits d'intérêt général parfois très lourds (il y a des années où pour les paysans, c'était plus de deux jours sur trois). C'est également lui qui était responsable des châtiments – et là, nous ne parlons pas d'un cliché quand on parle de la chicotte (le fouet en cuir d'hippopotame) : en 1948, une enquête de l'ONU établit que sur deux cent cinquante paysans interrogés, deux cent quarante-sept avaient été battus et souvent à plusieurs reprises. Le chef était responsable de tout cela et tous les rapports de l'administration coloniale sont parfaitement clairs : « Le bon chef est celui qui n'hésite pas à employer la manière forte avec ses congénères ». Pour un chef respectueux, précautionneux, combien pouvaient abuser de cette situation ? Il y a là les motifs d'un ressentiment puissant bien sûr. Et puis, arrivent les années cinquante : tout change. Un vent d'indépendance souffle sur l'Afrique. Au Rwanda, qui veut l'indépendance, qui ne la veut pas ? Veulent l'indépendance le roi, qui se rebiffe et, une dizaine de milliers, disons, de petits privilégiés issus des Tutsi, qui veulent aussi l'indépendance immédiatement. Mais ils veulent une chose très grave, ils veulent aussi la séparation – qui n'existait en aucune manière au Rwanda – de l'Eglise et de l'Etat. On trouve donc contre l'indépendance, bien sûr l'administration coloniale, l'Eglise... qui vont requérir une troisième force, une force, les forces armées. Un colonel, le colonel Guy Logiest, arrive du Congo avec des troupes. Ce colonel – dont ils vous ont parlé, qui était un pur raciste, qui avait épousé une Sud-Africaine, voulait passer sa pension en Afrique du Sud et fait l'éloge de l'apartheid dans ses mémoires – prend également parti avec l'Eglise et l'administration contre l'indépendance, et soutiennent – parce qu'il y a une petite force sociale rwandaise derrière – ce qu'on ose à peine appeler une petite bourgeoisie Hutu. Ces Hutu, qui ont réussi malgré toute la « tutsification », à obtenir quelques postes, comme le futur président de la République, Grégoire Kayibanda, qui était secrétaire de Monseigneur Perraudin. Et toutes ces forces décrètent qu'il n'est pas du tout question d'obtenir l'indépendance avant d'avoir fait quelque chose d'extraordinaire... : la « révolution ». L'Eglise, l'administration coloniale, oui... sont pour la révolution. Il faut faire la révolution. Brusquement, tout le monde est très conscient de la misère des Hutu, dénonce les privilèges d'une race et, on organise, et principalement le vice-gouverneur Harroy avec les petits partis Hutu, ce que – d'une manière, je trouve parfaite – dans ses mémoires le gouverneur Harroy appellera lui-même « *une révolution sous tutelle* ». Cette révolution qu'est-ce que c'est ? Ce sont les premiers pogroms, massacres, incendies, pillages, grandes vagues d'exil. En Europe, et ici en particulier, tout le monde applaudit. La droite parce que les intérêts de la colonie sont préservés. La gauche, socialiste, communiste, extrême-gauche, les

différentes mouvances syndicales, parce que c'est présenté – vu de loin – comme une insurrection paysanne. Et personne ne prend garde à une chose, qui relie directement 59 à 94, c'est que la cible de cette violence, soi-disant révolutionnaire, ce n'est pas du tout comme ailleurs, l'administration coloniale, etc. Ils l'organisent. Ce ne sont même pas, seulement ou principalement, les dix mille privilégiés Tutsi. Non la cible, c'est « le Tutsi », « les Tutsi ». Et c'est bien normal, puisque « c'est une race », parce que « ces juifs de l'Afrique ont dans le sang la domination ». Alors peu importe qu'il s'agisse d'un Tutsi riche ou pauvre, ou d'un enfant. Il est par nature une menace pour le Hutu. Suite à cette révolution, il y aura l'indépendance, deux républiques, basées sur un concept : « peuple majoritaire », c'est-à-dire démocratie ethnique, cette étrange équation qui veut que puisque les Hutu sont la majorité, tout ce qu'ils font est par nature démocratique. Sous ces deux régimes, les Hutu sont généralement restés misérables, les Tutsi persécutés. Et, il y a eu de nombreux massacres. Toujours sur le même système. L'oppression provoque des exils, les exilés veulent rentrer chez eux, on le leur interdit, ils le tentent par la force, alors on massacre les Tutsi de l'intérieur en disant : « Il ne fallait pas attaquer ». Je parle de massacres, je ne parle pas de peu d'événements. Voici la date des principaux massacres au Rwanda avant le génocide : 1959, 60, 61, 63, 66, 73, 90, 92, 93, et puis le génocide. En 63, après les massacres, Bertrand Russel (le philosophe) a écrit : « *Ceci est le massacre le plus systématique et le plus horrible que nous ayons vu depuis l'extermination des juifs par les nazis* ». On le savait donc... On le savait... Et suite à ce massacre de 63, je vous laisse méditer cela. Début 64, le président Grégoire Kayibanda fait une déclaration, dans un article, qui est la prophétie du génocide, trente ans avant : « *A supposer par impossible, leur dit-il, que vous veniez à prendre Kigali d'assaut, comment mesurez-vous le chaos dont vous seriez les premières victimes. Je n'insiste pas, vous le devinez, vous vous le dites entre vous, ce serait la fin totale et précipitée de la race tutsi, qui est génocidaire* ». « *qui est génocidaire* » fait partie de la citation. C'est-à-dire ce raisonnement, qui est aussi étrangement suivi dans certaines chancelleries européennes, qui veut que les responsables du génocide, ce ne sont pas ceux qui ont coupé les gens en morceaux ou qui en ont donné l'ordre, mais les exilés, parce qu'ils sont rentrés de force dans leur pays. Je vous laisse avec une dernière question, Madame Bee Bee Bee, Monsieur Jacob, comment se fait-il, que sachant tout cela, les régimes occidentaux, les gouvernements, les Etats-Unis, les Belges bien sûr, et dans les dernières années, particulièrement les Français, aient rivalisé dans les offres de service, sur le plan technique, financier, militaire, à un régime non seulement dictatorial et corrompu, mais coupable de crimes contre l'humanité, répétés et d'envergure ? Et peut-être... peut-être y a-t-il un indice de réponse dans l'Histoire si l'on se souvient de l'acharnement diplomatique des Belges, dans les années vingt, contre les Britanniques, pour conserver à tout prix un mandat sur ces territoires minuscules, peu peuplés, à peu près totalement dépourvus de richesses naturelles. Parce qu'ils considéraient que c'était une zone clé par rapport à un pays immense, extrêmement peuplé et extraordinairement riche, le Congo. Les événements d'après 94 devaient montrer que pour le meilleur et pour le pire, Rwanda et Congo allaient avoir un destin lié. Est-ce dans cette crainte, de perdre leur influence dans cette région, que certains ont accepté – plus ou moins inconsciemment – le massacre d'un million d'êtres humains ?

Je vous remercie.